

UNE VOCATION DE MENHIR

Editorial du numéro 13 (troisième trimestre 1992) de « *La Bretagne Orthodoxe* »

Reproduit dans le « *Feillet Sainte Anne* » avec l'accord du métropolitain Philarète en date du 1^{er} septembre 2011. Transcrit par Stéphane Garnot.

L'Esprit nourri par l'enseignement des illustres ascètes du désert et des îles, nos bienheureux pères et fondateurs atteignaient l'essentiel, en pratiquant les mêmes œuvres. « S'étant purifiés pour Dieu, avant de parler de Dieu », ils avaient fait « l'acquisition du Saint Esprit » selon l'expression de saint Séraphim de Sarov.

Confessant la Foi Orthodoxe, prêchant et baptisant, ils illuminèrent la Bretagne, la faisant ce qu'elle devait être, selon la vocation chrétienne que tout peuple est appelé à réaliser. Ils y enracinèrent localement l'Église du Christ, « arbre dont les racines ne sont pas plongées de façon naturelle dans la terre, mais de façon surnaturelle dans les cieux ». Bénéficiant de l'ombre d'un tel feuillage, nourris des fruits d'une telle plantation divine, les peuples celtes et armoricains ont cru et confessé. Et qu'ont-ils cru et confessé, si ce n'est qu'il n'existe aucun Nom donné sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés autre que celui de *Jésus Christ*. Avec comme implication naturelle une impossibilité absolue : dissocier *Jésus Christ* de *Son Église* qui est *Son Corps*.

Sur le roc de cette juste confession, s'établirent les fondations de l'Église locale qui s'y affermit solidement comme un menhir. Les passions humaines ont pu déferler ; la haine des hérésies sévir et le temps imprimer, avec eux, des rides sur l'édifice extérieur : rien n'a pu ébranler une telle pierre, bénéficiant de l'ombre du feuillage divin. On peut l'oublier, s'écarter de sa protection, la renier... Elle n'en est pas moins là, construction divino-humaine, plus stable encore que le menhir qui nous en offre une pâle comparaison matérielle. Lui nous montre, tout implanté qu'il est solidement en terre, l'endroit des racines surnaturelles de l'Église. Il suffit de lever le front pour apercevoir les cieux dont il nous indique la direction de son puissant doigt de pierre.

L'objectif de notre journal, sa « vocation de menhir » est de faire connaître et renâître la Foi Orthodoxe, sans craindre le temps. Nous possédons celui que le Seigneur a prévu de nous accorder jusqu'à Son Retour. Nous en ignorons l'heure. Jusque là, nous avons à démontrer « à temps et à contre-temps » que la Foi Orthodoxe n'est pas un élément étranger, mais *fondateur de notre pays*. Bien sûr, elle n'est pas réservée ni à lui ni à aucune

autre nation puisqu'elle est la Voie du salut pour tout homme venant en ce monde. Ceci ne l'empêche point d'en être, localement, un *élément fondamental*. Souvenons-nous que les chrétientés orthodoxes de Celtie, parties intégrantes d'une culture s'étendant de l'Irlande jusqu'aux montagnes de Cappadoce et aux déserts d'Égypte, révèlent une *parenté évidente* avec la tradition spirituelle qui s'est poursuivie jusqu'à nos jours dans les Églises locales helléniques et slaves (cf n° 1 et 2 de *La Bretagne Orthodoxe*).

Les moines irlandais qui prenaient la mer, avec comme gouvernail la Croix du Christ et comme phare la Foi Orthodoxe, ont abordé bien des continents, y fondant églises et monastères, les parcourant en tout sens par leurs missions. Pierre Joannon nous rappelle -entre autres- leur présence à Saint Gall en Suisse, et en d'autres lieux plus éloignés comme Tarente... Et Kiev ! (cf *Histoire de l'Irlande*, éd. Plon, 1973).

Soulignons ici l'action providentielle, dans deux événements historiques que plus de mille ans séparent :

- Le premier, c'est la geste des moines irlandais ranimant le flambeau de la ferveur chrétienne dans ce territoire évangélisé par les saints Cyrille et Méthode. Ils venaient d'un pays qui chantait tout entier les louanges du Seigneur, alors que, dans le même temps, tout ce qui formera la Sainte Russie était encore plongé dans les ténèbres du paganisme.
- Le second, c'est que, malgré la perte de leur Église légitime renversée localement par l'envahisseur papo-frank, le même flambeau qu'ils avaient contribué à entretenir, resté allumé en Orient, est revenu en terres celtiques. Il y a là plus qu'un hasard.

En fait, même déracinée formellement de la terre bretonne, la Foi Orthodoxe y avait laissé des vestiges, solides comme des pierres levées, en gage d'espérance de sa résurrection. Heureux serons-nous si nous pouvons y contribuer selon notre faible mesure.

Il est trop tôt pour dresser le bilan d'une reconstruction qui a attendu mille ans. Disons simplement que notre travail de re-découverte d'une identité orthodoxe locale a attiré l'intérêt des Bretons qui cherchent le Christ et Son Église, tout en créant un lien avec d'autres Orthodoxes vivant en Bretagne, soucieux -quelque soit leur origine ethnique- de trouver leur place dans l'Église du lieu qui renaît et œuvre ici. Bien qu'une telle attitude soit une constante dans l'Orthodoxie, ce ne fut pas la moindre de nos bonnes surprises que de constater une telle volonté.

Comme chacun de nos lecteurs le sait, nous avons réfuté dès le départ les faux problèmes. Y compris l'accusation de « fanatisme », expression que les accusateurs rapprochent d'une espèce de « déviation pathologique » du caractère. Heureux serons-nous de porter cette calomnie car nous en sommes indignes. De tout temps, les ennemis de

l'Église et de Son Chef le Christ l'ont réservée aux saints, aux confesseurs et à tous ceux qui résistèrent « en face » aux hérétiques, dictateurs des âmes et loups ravisseurs du troupeau. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que nous ne confondions pas les hérésiarques avec les âmes égarées qui doivent être recherchées avec l'amour du Pasteur. Donnons un exemple des confusions à éviter. Nous expliquions un jour l'envahissement ecclésial, consécutif à l'invasion armée, qui aboutit au remplacement de l'épiscopat gallo-romain par des évêques installés par des princes franks et nous disions qu'il s'agissait là d'une usurpation et qu'elle était à l'origine de l'actuelle Église catholique romaine. Un auditeur dit alors : « Selon vous, je suis donc un usurpateur ? - Tout au contraire, répondis-je, les catholiques actuels ne sont pas usurpateurs, mais victimes d'une usurpation ». Tel est l'enjeu de l'histoire : la vérité, fille du temps, n'opprime pas, mais libère.

Voilà pourquoi nous avons souvent répété que nous ne cesserons pas de rechercher l'union de tous dans la clarté, c'est-à-dire dans la vraie confession de cette Foi Orthodoxe « qui a affermi l'univers ». Sur de telles bases, la réunion -dans les temps à venir- des Bretons qui redécouvriront leurs véritables racines chrétiennes et de ceux qui, venus de loin géographiquement, feront pousser leurs nouvelles racines dans cette terre, donnera *renaissance* à une authentique Église Orthodoxe de Bretagne. S'étendant naturellement dans l'espace consacré par la tradition légitime, fidèle parfaitement et en premier lieu au dépôt sacré de la foi, elle deviendra l'expression parfaite de la vie des hommes vivant en terre d'Armorique. Et elle pourra dire au Christ Son Époux ces paroles du *Cantique* : « A nos portes sont tous les meilleurs fruits : les nouveaux avec les anciens, je les ai, mon Bien-aimé, gardés pour Toi ! » (7,14) et aussi : « Été et printemps, tu les as formés ; souviens-Toi de Ta créature ! »

Soulignons qu'un tel amour du Christ et de l'Église locale est issu de la Tradition orthodoxe. Mis en œuvre, il réfute tout phylétisme et dépasse même les saines valeurs naturelles du patriotisme dont le phylétisme constitue une perversion de nature « religieuse ». En aimant, en s'attachant au *Christ seul et à Son Église*, le cœur du chrétien n'appartient à personne en dehors du Christ, tout en étant aimé à cause de Lui. Celui qui aime le Christ aime toutes les créatures, œuvres de Ses mains. Ainsi, il ne reste aucune place pour la déviation que constitue « l'amour du péché ». De la même manière, l'amour de l'Église locale n'est pas dissocié du lieu où elle s'est implantée. Alors, en aimant Jésus Christ, avant toute chose, on aime la Bretagne dans le Christ auquel elle appartient. Le cœur n'est donc pas divisé entre deux fidélités. Telle était la règle avant la fatale innovation de la « papauté infallible ». Souvenons-nous du témoignage apporté par le pape orthodoxe saint Grégoire le Grand pour qui l'unité de l'Église était celle de la même confession de foi partagée par des Églises locales indépendantes. Loin d'être

l' « anarchie » dénoncée par les ultramontains, cette unité de confession de foi comprenait les Églises locales de peuples et de nations amis... mais aussi les Églises de pays parfois antagonistes, ayant des intérêts humains et politiques opposés. Cette unité véritable n'était imposée par aucun pouvoir totalitaire, mais consentie par des consciences libres et éclairées. Il n'y a pas d'autre unité qui soit authentique : telle est la doctrine orthodoxe de toujours. Les empires passent, « unissent » fictivement les peuples par la force et tombent, telle la statue que vit en songe le roi Nabuchodonosor ! L'empire établi sur des consciences forcées croulera lui aussi. S'il tarde à le faire, la faute n'en est qu'à la « force de l'habitude » qui pare l'innovation d'antan, devenue erreur invétérée, d'une apparence de tradition. Le grand malheur de nos contemporains est d'ignorer tant le fait de cette innovation que cette histoire. Nous y reviendrons.

A ce sujet, le destin de certains peuples lointains peut constituer pour tous un exemple remarquable.

Située aux marches de l'ancien empire russe, la Géorgie est devenue chrétienne au IV^{ème} siècle, grâce à la sainteté de Nina, en cela véritablement égale aux Apôtres. Après la chute de la Nouvelle Rome (Constantinople) en 1453, le royaume chrétien de Géorgie fut coupé pendant trois siècles du monde orthodoxe et devint l'enjeu de deux États musulmans rivaux : la Turquie et la Perse. Parce que la Géorgie demeura dans son ensemble fidèle à son baptême, parce qu'elle fut immergée dès les origines dans l'Orthodoxie et constituée en Église nationale indépendante, elle parvint à conserver sa langue et son identité et surtout sa foi, à travers des épreuves que l'arrivée des Russes au XVIII^{ème} siècle n'apaisa qu'en partie.

L'Église orthodoxe, disait Wladimir Guettée, est pour la papauté un « témoin par trop gênant de toutes les innovations qui ont défigurés le christianisme en Occident » (*De la Papauté*, p.304). L'histoire de l'Église de Géorgie porte le même témoignage. Comme le disait le Métropolite Philarète de Moscou : « L'Église géorgienne, fondée dans le IV^{ème} siècle, a subsisté jusqu'à présent indépendante, et isolée des autres Églises. Du fait de sa situation, elle est restée étrangère à la querelle et à la séparation entre l'Église grecque et l'Église latine, et elle est présentement, comme elle l'a toujours été, parfaitement d'accord avec l'Église grecque. Comment peut-on expliquer sa généalogie, sinon par le fait que, les deux Églises venant de l'Église primitive, elles ont exactement la même origine ? » (P. Ioselani, *A Short History of the Georgian Church*, Holy Trinity Monastery, Jordanville, 1983, p.XI).

Récemment, des orthodoxes de Géorgie ont rejoint notre mission locale. Ce fut une grande joie pour tous de mesurer à quel point la question de l'orthodoxie du lieu les motivait. Venant d'un pays à peine libéré du joug soviétique, nos frères et amis de Tbilissi

ont compris du premier coup pourquoi nos Églises libres des pays de l'Ouest ne pouvaient reconnaître (ni hier, ni aujourd'hui), la légitimité des appareils ecclésiastiques, non seulement compromis avec les autorités *anti-Dieu* (dont le pouvoir politique est renié par ceux qui, le voyant fuir entre leurs doigts, avaient autrefois vocation de le défendre), mais surtout engagés dans la voie sans issue de l'œcuménisme : c'est-à-dire le reniement progressif de l'Église orthodoxe du Christ, Une, Sainte, Catholique et Apostolique.

Faut-il rappeler que nous avons toujours condamné cette trahison des hiérarques, et tout aussi bien refusé de juger humainement ceux qui n'avaient point la vocation du martyr... tout en étant, nous, bien à l'abri en Occident. Cependant nous n'avons pu (ni hier, ni aujourd'hui) mettre sur le même pied l'Église orthodoxe martyre confessante et les hiérarques collaborateurs. Ce sont les premiers qui composent l'Église légitime de Russie, mais on les méconnaît aujourd'hui comme hier. On veut, perfidement, de façon unilatérale, associer l'Orthodoxie avec ceux qui ont trahi comme avec ceux qui sont tombés. Miséricorde pour les seconds ? Oui, assurément ! Mais honneur en premier aux confesseurs. Un certain « Ouest politico-ecclésiastique » qui pactisa si longtemps avec les collaborateurs au temps de l'occupation s'emploie, avec une énergie suspecte, à stigmatiser la « collaboration », maintenant la « libération » venue. Il faut être sans vergogne vraiment, pour ne pas craindre que d'anciens complices tant encensés ne viennent leur dire un jour : « Pas ça et pas vous ! » En effet, pourquoi cet amour de la vérité ne les animait-il pas lorsque des évêques soviétiques niaient toute persécution religieuse dans l'ancienne URSS ? Chez un certain « Ouest », cela soulevait parfois des protestations, mais pas de rupture. Il y a des indécences un peu voyantes. Mais quittons ce triste sujet pour préciser que seul le témoignage des martyrs et des humbles nous suffit.

Comme nous évoquions tout cela, notre frère et ami Simon Natrochvili nous raconta l'histoire de son arrière-grand-père. Nous la livrons telle quelle aux lecteurs de *La Bretagne Orthodoxe*. Puisse-t-on tous comprendre la force du sang versé par les vrais confesseurs de la foi. Et, méprisant les trahisons, voir en lui la solidité de notre vocation de menhir. Prions le Seigneur que nous en devenions, en célébrant ceux qui l'ont répandu, un peu moins indignes !

En 1918, l'arrière-grand-père de notre ami, qui s'appelait également Simon (Groguitchiani) exerçait la redoutable charge de prêtre orthodoxe dans l'une des paroisses du centre de Tbilissi. Le diacre chargé de l'aider dans son ministère s'appelait Michel Kératachvili. Orthodoxe et vertueux, le Père Simon ne pouvait consentir à la moindre malhonnêteté. Mu par le devoir impératif de sa conscience sacerdotale, il ne pouvait taire dans ses homélies l'existence de troubles graves et d'exactions commises par les bolchéviks athées à l'encontre de son troupeau. Pour le malheur de cette paroisse et de son recteur, le diacre n'avait pas une âme de cyrénéen. Agent du KGB, il s'agissait plutôt

d'un « ange de Satan, chargé de les souffleter ». Ce diacre indigne dénonça le Père Simon qui fut arrêté, jugé iniquement et condamné à dix ans d'emprisonnement pour « propagande anti-soviétique ». Au bout de cinq ans, le Père Simon fut libéré, tant sa santé avait été altérée par les conditions de détention dont tous connaissent aujourd'hui l'inhumanité. Naturellement cette « libération conditionnelle » fut assortie de l'interdiction d'exercer son ministère, comme de résider dans une grande ville. De façon à donner tout son poids à cette « mort civile », il était bien entendu que toute infraction à ces mesures lui vaudrait la mort tout court. Le Père Simon savait où s'arrête l'obéissance d'un chrétien à César. Il ne pouvait ni abandonner son troupeau, ni la prédication de l'Évangile. Face au choix décrit par saint Paul, comme l'Apôtre, il préféra « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Il imita les premiers chrétiens qui, citoyens loyaux, refusèrent cependant de brûler de l'encens devant l'effigie de l'empereur, préférant la mort à cet acte d'idolâtrie. Le Père Simon édifia, avec ses propres moyens, une petite église dans un village de montagne. Telles des abeilles attirées par le suc des plantes, les chrétiens du village de Radja et des alentours vinrent recevoir son enseignement et participer aux Saints Mystères. Les familles avaient senti d'instinct où se trouvait le berger et où résidaient les loups ravisseurs. Naturellement, rien de tout ça ne put rester ignoré des autorités. La conclusion ne tarda pas. En l'an 1922, le Père Simon revêtit la « tunique de pourpre » en souffrant vaillamment la mort pour le Christ. Son martyre n'eut pas de témoins. Simplement, lorsqu'on le retrouva mort près de son église, une simple constatation montrait qu'il avait été exécuté sauvagement à la hache. Le martyre est bien déprisé dans la société moderne travesti qu'il est par de pâles représentations censées provoquer la seule émotion. Osons en vérité une comparaison sans doute trop naturelle, mais affirmons qu'il s'agit là de vertu de lion, non de pou. Le martyre pour le Christ n'est pas supporté pour susciter la pitié, mais accepté pour témoigner lorsque cette voie nous est indiquée par le Seul Maître de la moisson. Nul ne s'y engage de ses propres forces. « Le sang des chrétiens est une semence de chrétiens », disait Tertullien. Dieu seul connaît le nombre de ceux qui sont nés du témoignage sanglant de Père Simon. Un mois après cette fin glorieuse et bénie, l'église du Nouveau Martyr fut rasée par les soviétique. Bâtie sur le Christ, cette œuvre ne laissa pas que des vestiges de pierres : car le travail de celui qui L'a pris pour fondement ne saurait s'écrouler. Les restes de l'Église, reconnus comme sanctifiés par le témoignage du sang, devinrent lieu de pèlerinage et l'on vient y prier encore aujourd'hui. Quelques mots, malgré tout, de la fin misérable du diacre Kératachvili qui, avec l'aide du pouvoir, avait pu se hisser à la charge de prêtre de la première paroisse de Père Simon. Protégé comme agent du KGB, il se livrait impunément au vol, menant une vie dissolue avec ses complices. Si le pouvoir le laissait libre de mal agir, il ne put l'empêcher de finir assassiné par l'un de ses compagnons de débauche.

Et notre ami Simon concluait son récit en disant : « Tout cela est une goutte d'eau en comparaison de tout ce qui se passait dans l'ex-URSS. Malheureusement, des hommes

comme le Père Simon « suivant la voie étroite » furent une minorité en regard de tous ceux qui se précipitèrent dans la « voie large qui mène à la perdition ». Les prêtres estimables et vertueux furent envoyés dans des camps ou exécutés. D'autres encore parvinrent à quitter à temps cette terre laissée -tant que Dieu l'a permis- en pâture aux valets de Satan. Quant aux collaborateurs que recrute toujours à foison un régime totalitaire, ils se conduisirent comme Kératachvili et se mirent à servir les démons, c'est-à-dire la propagande anti-Dieu du pouvoir soviétique.

Ce n'est pas notre pauvre voix qui s'élève pour condamner la prostitution d'une fonction plus que sacrée à un César plus que païen, car nous ne savons pas ce qu'aurait été notre pauvre courage... Celle qui a la parole, c'est la clameur de tous ces martyrs humbles ou grands, connus ou inconnus... et elle s'élève puissante de l'immense terre slave ! Loin de réclamer vengeance, elle interpelle autant les compatriotes et les parents des martyrs que nous qui les vénérons comme nos pères et nos frères : « Pour confesser vraiment le Christ, pour faire pénitence et pardonner, pour restaurer l'ordre canonique de l'Église, protection naturelle des pieux chrétiens... Au nom de Dieu, qu'attend-on ? »

Si de tels témoignages sanglants ou non cimentent notre Église, c'est que de Brest à Arkanlgelsk c'est la même foi qui les suscite. Dès lors il est évident qu'avec la grâce de Dieu et selon l'adage breton bien connu : « Rien, ni personne ne pourra nous empêcher d'atteindre notre but » : *Netra, na den, na vir ouzhimp kenzhout war-du ar pal !*

Breizh Reizhvriek